

Ce livre retrace l'histoire du concept de gouvernement en Occident, depuis ses origines patristiques – le regimem comme art de conduire les âmes (VI^e siècle) – jusqu'à sa fixation dans le vocabulaire juridico-administratif de l'État moderne (XVII^e siècle). Son objectif, toutefois, n'est pas de reconstituer les étapes d'une sécularisation progressive mais de mettre en relief les mutations qui ont conduit, vers la fin du Moyen Age, au renversement des rapports entre le regimem et le regnum (au sens du pouvoir monarchique). Contrairement à l'idée que le gouvernement présuppose l'existence de l'État, l'auteur démontre que, pendant des siècles, ce sont les exigences du regimem qui ont défini les conditions d'exercice du pouvoir. Il faut attendre le XVI^e siècle – après Machiavel – pour que l'État, issu d'une évolution séculaire, mais porté par une crise sans précédent, s'impose comme le fondement de l'ordre civil et constitue le principe des pratiques gouvernementales. C'est alors que le regimem – et, avec lui, une certaine figure du prince vertueux – s'efface dans le droit du souverain.

Michel Senellart

Les arts
de gouverner
Du regimem médiéval
au concept
de gouvernement

Des Travaux / Seuil



Des Travaux
Collection dirigée par A. de Libera, J.-C. Milner, P. Veyne

ISBN 2.02.012232.4 / Imprimé en France 3.95

160F

Introduction

Gulliver est à Brobdingnag, le pays des géants, où ses compagnons de voyage l'ont abandonné après une violente tempête¹. Il devient bientôt le familier du roi, homme juste, doux, tolérant, dont Swift excuse les vertus, si peu conformes à la fonction royale, par le fait que, vivant entièrement séparé du reste du monde, il ignore les coutumes des autres nations. Étonné de tant d'innocence, Gulliver lui révèle la puissance terrible de la poudre à canon, se proposant d'apprendre à ses sujets la manière de construire ces tubes de bronze ou de fer qui lui assureraient une domination absolue en cas de sédition. Le roi, saisi d'horreur à la description de telles machines, repousse cette idée avec dégoût. Bizarre scrupule, aux yeux de Gulliver, que seule explique l'ignorance, « ces peuples n'ayant pas encore réduit la politique en art (*into a science*), comme l'ont fait les Européens dont l'esprit est plus subtil² ».

Cette satire, écrite selon les règles du récit utopique, ne se contente pas d'opposer la vertu naturelle à la corruption des peuples policés, ni l'harmonie d'une société paisible à la violence des États européens, théâtre de guerres permanentes. Ce n'est pas tant le désordre des passions égoïstes qu'elle condamne qu'une technique rationnelle d'exercice du pouvoir. L'utopie swiftienne, à la différence de celle de Thomas More, n'exorcise pas les menaces d'une déraison tyrannique, mais au contraire celles d'une raison qui a « réduit la politique en art ». *L'art de gouverner*, et non seulement les appétits déréglés des princes, voilà pour Swift ce qui rend la politique malaisante.

En quoi consiste cet art ? Assurément, il ne se réduit pas à la science de la guerre. « Il me souvient que, dans un entretien que

1. *Voyages de Gulliver*, II^e partie.

2. *Ibid.*, chap. 7, p. 240-243.

j'eus un jour avec le roi, je lui dis par hasard qu'il y avait parmi nous un grand nombre de volumes écrits sur l'art de gouverner (*the art of government*), et Sa Majesté en conçut, contre mon attente, une opinion très basse de notre esprit et ajouta qu'il méprisait et détestait tout mystère, tout raffinement et toute intrigue dans les procédés d'un prince ou d'un ministre d'État¹. » L'art de gouverner, ainsi, apparaît lié au calcul, à la machination, à des pratiques compliquées et occultes : *arcana imperii*, mystères ou secrets d'État, pour employer le vocabulaire du xvii^e siècle. « Il ne pouvait comprendre ce que je voulais dire par les *secrets du cabinet* (*secrets of State*). Pour lui, il renfermait la science de gouverner (*the knowledge of governing*) dans des bornes très étroites, la réduisant au sens commun, à la raison, à la douceur, à la prompte décision des affaires civiles et criminelles, et à d'autres semblables pratiques à la portée de tout le monde, et qui ne méritent pas qu'on en parle². »

Grandville, dans l'édition illustrée des *Voyages*, a dessiné un portrait de Machiavel au milieu de ce texte. Il allait de soi, en effet, que l'art de gouverner s'identifiait avec le machiavélisme étatique mis en pratique au xvii^e siècle sous le nom de *raison d'État*. Swift s'inscrit dans le grand mouvement de rejet de l'absolutisme par les Lumières, opposant la transparence des mécanismes gouvernementaux à l'opacité d'un État retiré dans sa transcendance. Mais sa critique met en évidence un aspect que l'on ne néglige pas du combat antiabsolutiste. Alors que l'histoire des idées politiques analyse celui-ci, le plus souvent, en termes de fondement et de droit — quelles sont les conditions d'un pouvoir légitime face à l'arbitraire de la domination ? —, Swift prend pour cible les techniques mêmes de l'action politique. Ce qui est en cause n'est pas tellement le gouvernement comme type d'institution (la forme de la souveraineté) que le gouvernement comme mode d'exercice du pouvoir souverain. Il ne s'agit donc pas de remplacer une conception de la souveraineté, fondée sur la force ou le droit divin, par une autre, d'essence contractuelle, mais de contester le présupposé implicite de toute théorie de la souveraineté : l'idée que la conduite de l'État relève d'un art spécial. C'est la séparation entre la sphère publique et le monde ordinaire des affaires humaines que récuse Swift, en renfermant l'activité gouvernementale dans les limites du sens commun, de vertus et de capacités « à la portée de tout le monde ». Version bourgeoise de ce

1. *Ibid.*, p. 243-244.

2. *Ibid.*, p. 244.

procès : tout le monde peut gouverner. Version démocratique, à la fin du siècle, dans sa formulation la plus radicale : le gouvernement ne consiste en rien d'autre qu'en la participation de tous à la vie publique. De la critique libérale à la pensée républicaine, sans doute la souveraineté est-elle passée, progressivement, du roi au peuple. Mais ce passage s'est accompagné d'une remise en question de l'art du gouvernement, au point que ce dernier est apparu comme l'antithèse même de l'action politique. Ainsi la théorie de l'État ne pouvait-elle se libérer du modèle absolutiste que si, non contente d'en renverser les assises doctrinales, elle rejetait les méthodes qu'il avait forgées. « Tous les arts ont produit leurs merveilles, écrivait Saint-Just. Seul l'art de gouverner n'a produit que des monstres. »

Cette accusation, cependant, contient un paradoxe. L'art de gouverner, en effet, ne désigne pas seulement les stratagèmes d'un pouvoir sans scrupules, utilisant toutes les ressources de la puissance. Il est également, jusqu'au xvii^e siècle, le concept d'une pratique morale (et non pas calculatrice et cynique) du pouvoir, ordonnée au bien commun. Ainsi l'italien Antonio Palazzo, dans son *Discorso del governo e della ragion vera di stato* (1606) d'inspiration scolastique, critique-t-il ceux qui « sous titre de la raison d'État en ont écrit comme d'une matière du tout séparée du gouvernement, estimant que la raison d'État soit un art de gouverner non seulement en dehors de tout usage, mais aussi contraire bien souvent aux lois divines et humaines¹ ». Il leur oppose une définition de la raison d'État consistant dans « l'essence même de la paix et la règle de vivre à repos² ». La fin du gouvernement n'est pas de renforcer indéfiniment l'État, mais d'instaurer, par le maintien de la tranquillité civile, « un mouvement heureux et continu des œuvres vertueuses³ ». C'est pourquoi « gouvernement, raison d'État et art de gouverner ne sont différents qu'au nom et nous [ont été enseignés] de Dieu et de la nature⁴ ». Thèse caractéristique, au seuil de l'âge classique, du discours de la « vraie raison d'État » contre celle, perverse et tyrannique, des disciples de Machiavel⁵, mais

1. *Discorso del governo e della ragion vera di stato*, trad. fr., I, 1, p. 4.

2. *Ibid.*, IV, 24, p. 373.

3. *Ibid.*, IV, 26, p. 377.

4. *Ibid.*, I, 3, p. 15-16.

5. Sur ce conflit des « deux raisons d'État », cf. É. Thuau, *Raison d'État et Pensée politique à l'époque de Richelieu*, chap. 2; M. Senellart, *Machiavélisme et Raison d'État*, chap. III-IV; du même, « La raison d'État antimachiavélienne », p. 29-42; Y. Ch. Zarka (dir.), *Raison et Dérison d'État*. Sur la doctrine de Palazzo, cf. R. de Mattei, *Il problema della « Ragion di Stato » nell'età della controriforma*, p. 159-168.

qui perpétue l'idée médiévale, définie au XIII^e siècle¹, de l'*ars regiminis*.

En fait, l'idée d'un art du gouvernement, loin d'être liée à l'avènement d'une rationalité technologique, remonte aux premiers âges de la philosophie. C'est chez Platon que la politique, d'une façon alors tout à fait nouvelle, se trouve définie comme une activité spécialisée, faisant l'objet d'un art (*technè*), régi par la norme du *metrion* (juste mesure), qui place le gouvernant au-dessus des lois écrites et le dispense du consentement des citoyens². Cette *technè* ne s'oppose pas à la science politique, comme la pratique à la théorie. Elle est la science même du gouvernement, *epistēmē archēs*³:

« [...] celui qui sait, le véritable politique, s'inspirera, dans bien des cas, uniquement de son art (*technè*) et, pour sa propre pratique, ne se souciera aucunement de la lettre écrite, s'il trouve qu'une façon nouvelle d'agir vaut mieux que les prescriptions rédigées par lui et promulguées pour le temps de son absence⁴. »

Gouverner, pour Platon, ce n'est pas agir selon les lois, mais exercer l'art du commandement. Et cependant, c'est contre Platon – ou, si l'on préfère, contre une longue tradition platonicienne – que s'est constitué, au XVI^e siècle, un certain art rationnel et pragmatique de gouverner. Conflit qui tire son origine de la séparation décisive, effectuée par Aristote, entre les domaines théorique et pratique et, à l'intérieur de ce dernier, entre la *praxis* (action) et la *poiesis* (production), ouvrant ainsi le champ d'un savoir pratique irréductible à des normes immuables⁵. Il semblerait possible, de la sorte, d'écrire une histoire philosophique de l'art de gouverner, qui suive, à travers les siècles, les formes successives de cette antithèse fondatrice.

Ce n'est cependant pas ce que j'ai choisi de faire, pour plusieurs

1. Cf. *infra*, II^e partie, chap. 4, B.

2. Sur la définition de la *technè politikē*, cf. *Le Politique*, 295 b-296 c. Cette conception s'oppose, en particulier, aux thèses démocratiques de Protagoras (*Protagoras*, 323 a) : « [...] quand on débattre sur la politique, où tout repose sur la justice et la tempérance, [les Athéniens] ont raison d'admettre tout le monde, parce qu'il faut que tout le monde ait part à la vertu civile ; autrement il n'y a pas de cité. »

3. *Le Politique*, 292 d.

4. *Ibid.*, 300 c-d. Cf. P. Aubenque, *La Prudence chez Aristote*, p. 43.

5. Cf. les analyses magistrales de P. Aubenque, *ibid.*, et, pour une claire présentation des enjeux philosophiques de cette rupture dans le débat contemporain, F. Volpi, « Réhabilitation de la philosophie pratique et néo-aristotélisme », in P. Aubenque (dir.), *Aristote politique*, p. 461-484.

raisons qui tiennent au genre même de l'art de gouverner, à la mutation qu'il subit dans la culture chrétienne médiévale et à son inscription dans les processus historiques concrets. Il serait erroné, en effet, d'expliquer l'évolution de l'art de gouverner, depuis l'antiquité, par la lutte entre deux tendances, platonicienne et aristotélicienne, non seulement parce qu'elle découle également d'autres sources – rhétorique, cynico-stoïcienne, néo-pythagoricienne, etc. –, mais surtout parce qu'elle emprunte des voies qui ne se laissent pas décrire en termes d'opposition théorique. A la logique des concepts, le discours de l'art de gouverner substitue un agencement de règles, d'images, d'exemples, de thèmes d'exercice qui obéit à une triple exigence de persuasion, d'incitation et d'entraînement. Son étude réclame donc d'autres outils que ceux qu'on applique d'ordinaire à l'analyse de la pensée philosophique¹.

En outre, la tradition antique, loin de se couler simplement dans un vocabulaire chrétien, comme pourrait le faire croire l'apparente continuité du genre, a fait l'objet, au Moyen Âge, d'une profonde réélaboration autour du concept de *regimen*. Là encore, il faut renoncer aux catégories habituelles, afin de décrire l'enchevêtrement des discours. Une question a guidé cette recherche : plutôt que de présenter le christianisme comme la *négation* de la politique, en quelque sens qu'on la prenne, au nom de la primauté du spirituel, ne faut-il pas le considérer comme l'agent d'une lente, mais puissante *transformation* de l'économie temporelle, dont est issue, vers le milieu du second millénaire, une figure absolument neuve du gouvernement ? Ne doit-on pas postuler une *productivité* du christianisme, même à travers ses formes les plus négatives, pour tenter de comprendre, en termes d'*interaction*, et non plus simplement d'opposition, les rapports entre les sphères « étatique » et religieuse² ? Il y va de la possibilité d'une généalogie de l'État moderne.

Enfin, l'art de gouverner, sauf à répéter indéfiniment de vagues exhortations, ne saurait demeurer extérieur aux jeux stratégiques qui définissent, à chaque époque, les conditions du pensable et du faisable. Aussi ai-je voulu montrer combien, en dépit de la permanence de certains schèmes, il avait varié, selon les temps, dans ses présup-

1. Cf., dans cette perspective, les travaux de P. Hadot, *Exercices spirituels et Philosophie antique*, et *La Citadelle intérieure*.

2. Cf. la notion de « domaines d'interaction » entre les idées religieuses et séculières, exposée – et mise en œuvre avec une rigueur exemplaire – par B. Tierney, *Religion et Droit dans le développement de la pensée constitutionnelle*, p. 24.

L'île d'Utopie contient cinquante-quatre villes spacieuses et magnifiques. Le langage, les mœurs, les institutions, les lois y sont parfaitement identiques. Les cinquante-quatre villes sont bâties sur le même plan, et possèdent les mêmes établissements, les mêmes édifices publics, modifiés suivant les exigences des localités. La plus courte distance entre ces villes est de vingt-quatre miles, la plus longue est une journée de marche à pied.

Tous les ans, trois vieillards expérimentés et capables sont nommés députés par chaque ville, et se rassemblent à Amaurote, afin d'y traiter les affaires du pays. Amaurote est la capitale de l'île ; sa position centrale en fait le point de réunion le plus convenable pour tous les députés.

Un minimum de vingt mille pas de terrain est assigné à chaque ville pour la consommation et la culture. En genre l'étendue du territoire est proportionnelle à l'éloignement des villes. Ces heureuses cités ne cherchent pas à reculer les limites fixées par la loi. Les habitants se regardent comme les fermiers, plutôt que comme les propriétaires du sol.

Il y a, au milieu des champs, des maisons commodément construites, garnies de toute espèce d'instruments d'agriculture, et qui servent d'habitations aux armées de travailleurs que la ville envoie périodiquement à la campagne.

La famille agricole se compose au moins de quarante individus, hommes et femmes, et de deux esclaves. Elle est sous la direction d'un père et d'une mère de famille, gens graves et prudents.

Trente familles sont dirigées par un *philarque*.

Chaque année, vingt cultivateurs de chaque famille retournent à la ville ; ce sont ceux qui ont fini leurs deux ans de service agricole. Ils sont remplacés par vingt individus qui n'ont pas encore servi. Les nouveaux venus reçoivent l'instruction de ceux qui ont déjà travaillé un an à la campagne, et, l'année suivante, ils deviennent instructeurs à leur tour. Ainsi, les cultivateurs ne sont jamais tout à la fois ignorants et novices, et la subsistance publique n'a rien à craindre de l'impéritie des citoyens chargés de l'entretenir.

Ce renouvellement annuel a encore un autre but, c'est de ne pas user trop longtemps la vie des citoyens dans des travaux matériels et pénibles. Cependant, quelques-uns prennent naturellement goût à l'agriculture, et obtiennent l'autorisation de passer plusieurs années à la campagne.

Les agriculteurs cultivent la terre, élèvent les bestiaux, amassent des bois, et transportent les approvisionnements à la ville voisine, par eau ou par terre. Ils ont un procédé extrêmement ingénieux pour se procurer une grande quantité de poulets: ils ne livrent pas aux poules le soin de couvrir leurs œufs ; mais ils les font éclore au moyen d'une chaleur artificielle convenablement tempérée. Et, quand le poulet a percé sa coque, c'est l'homme qui lui sert de mère, le conduit et sait le reconnaître. Ils élèvent peu de chevaux, et encore ce sont des chevaux ardents, destinés à la course, et qui n'ont d'autre usage que d'exercer la jeunesse à l'équitation.

Les bœufs sont employés exclusivement à la culture et au transport. Le bœuf, disent les Utopiens, n'a pas la vivacité du cheval ; mais il le surpasse en patience et en force ; il est sujet à moins de maladies, il coûte moins à nourrir, et quand il ne vaut plus rien au travail, il sert encore pour la table.

Les Utopiens convertissent en pain les céréales ; ils boivent le suc du raisin, de la pomme, de la poire ; ils boivent aussi l'eau pure ou bouillie avec le miel et la réglisse qu'ils ont en abondance.

La quantité de vivres nécessaire à la consommation de chaque ville et de son territoire est déterminée de la manière la plus précise. Néanmoins, les habitants ne laissent pas de semer du grain et d'élever du bétail, beaucoup au-delà de cette consommation. L'excédent est mis en réserve pour les pays voisins.

Quant aux meubles, ustensiles de ménage, et autres objets qu'on ne peut se procurer à la campagne, les agriculteurs vont les chercher à la ville. Ils s'adressent aux magistrats urbains, qui les leur font délivrer sans échange ni retard. Tous les mois ils se réunissent pour célébrer une fête.

Lorsque vient le temps de la moisson, les *philarques* des familles agricoles font savoir aux magistrats des villes combien de bras auxiliaires il faut leur envoyer ; des nuées de moissonneurs arrivent, au moment convenu, et, si le ciel est serein, la récolte est enlevée presque en un seul jour.

Des villes d'utopie et particulièrement de la ville d'Amaurote

Qui connaît cette ville les connaît toutes, car toutes sont exactement semblables, autant que la nature du lieu le permet. Je pourrais donc vous décrire indifféremment la première venue ; mais je choisirai -de préférence la ville d'Amaurote, parce qu'elle est le siège du gouvernement et du sénat, ce qui lui donne la prééminence sur toutes les autres. En outre, c'est la ville que je connais le mieux, puisque je l'ai habitée cinq années entières.

Amaurote se déroule en pente douce sur le versant d'une colline. Sa forme est presque un carré. Sa largeur commence un peu au-dessous du sommet de la colline, se prolonge deux mille pas environ sur les bords du fleuve Anydre et augmente à mesure que l'on côtoie ce fleuve.

La source de l'Anydre est peu abondante ; elle est située à quatre-vingts miles au-dessus d'Amaurote. Ce faible courant se grossit, dans sa marche, de la rencontre de plusieurs rivières, parmi lesquelles on en distingue deux de moyenne grandeur. Arrivé devant Amaurote, l'Anydre a cinq cents pas de large. A partir de là, il va toujours en s'élargissant et se jette à la mer, après avoir parcouru une longueur de soixante miles.

Dans tout l'espace compris entre la ville et la mer, et quelques miles au-dessus de la ville, le flux et le reflux, qui durent six heures par jour, modifient singulièrement le cours du fleuve. A la marée montante, l'Océan remplit de ses flots le lit de l'Anydre sur une longueur de trente miles, et le refoule vers sa source. Alors, le flot salé communique son amertume au fleuve ; mais celui-ci se purifie peu à peu, apporte à la ville une eau douce et potable, et la ramène sans altération jusque près de son embouchure, quand la marée descend. Les deux rives de l'Anydre sont mises en rapport au moyen d'un pont de pierre, construit en arcades merveilleusement voûtées. Ce pont se trouve à l'extrémité de la ville la plus éloignée de la mer, afin que les navires puissent aborder à tous les points de la rade.

Une autre rivière, petite, il est vrai, mais belle et tranquille, coule aussi dans l'enceinte d'Amaurote. Cette rivière jaillit à peu de distance de la ville, sur la montagne où celle-ci est placée, et, après l'avoir traversée par le milieu, elle vient marier ses eaux à celles de l'Anydre. Les Amaurotains en ont entouré la source de fortifications qui la joignent aux faubourgs. Ainsi, en cas de siège, l'ennemi ne pourrait ni empoisonner la rivière, ni en arrêter ou détourner le cours. Du point le plus élevé, se ramifient en tous sens des tuyaux de briques, qui conduisent l'eau dans les bas quartiers de la ville. Là où ce moyen est impraticable, de vastes citernes recueillent les eaux pluviales, pour les divers usages des habitants.

Une ceinture de murailles hautes et larges enferme la ville, et, à des distances très rapprochées, s'élèvent des tours et des forts. Les remparts, sur trois côtés, sont entourés de fossés toujours à sec, mais larges et profonds, embarrassés de haies et de buissons. Le quatrième côté a pour fossé le fleuve lui-même.

Les rues et les places sont convenablement disposées, soit pour le transport, soit pour abriter contre le vent. Les édifices sont bâtis confortablement ; ils brillent d'élégance et de propreté, et forment deux rangs continus, suivant toute la longueur des rues, dont la largeur est de vingt pieds.

Derrière et entre les maisons se trouvent de vastes jardins. Chaque maison a une porte sur la rue et une porte sur le jardin. Ces deux portes s'ouvrent aisément d'un léger coup de main, et laissent entrer le premier venu.

Les Utopiens appliquent en ceci le principe de la possession commune. Pour anéantir jusqu'à l'idée de la propriété individuelle et absolue, ils changent de maison tous les dix ans, et tirent au sort celle qui doit leur tomber en partage.

Les habitants des villes soignent leurs jardins avec passion ; ils y cultivent la vigne, les fruits, les fleurs et toutes sortes de plantes. Ils mettent à cette culture tant de science et de goût, que je n'ai jamais vu ailleurs plus de fertilité et d'abondance réunies à un coup d'œil plus gracieux. Le plaisir n'est pas le seul mobile qui les excite au jardinage ; il y a émulation entre les différents quartiers de la ville, qui luttent à l'envi à qui aura le jardin le mieux cultivé. Vraiment, l'on ne peut rien concevoir de plus agréable ni de plus utile aux citoyens que cette occupation. Le fondateur de l'empire l'avait bien compris, car il appliqua tous ses efforts à tourner les esprits vers cette direction.

Les Utopiens attribuent à Utopus le plan général de leurs cités. Ce grand législateur n'eut pas le temps d'achever les constructions et les embellissements qu'il avait projetés ; il fallait pour cela plusieurs générations. Aussi légua-t-il à la postérité le soin de continuer et de perfectionner son oeuvre.

On lit dans les annales utopiennes, conservées religieusement depuis la conquête de l'île, et qui embrassent l'histoire de dix-sept cent soixante années, on y lit qu'au commencement, les maisons, fort basses, n'étaient que des cabanes, des chaumières en bois, avec des murailles de boue et des toits de paille terminés en pointe. Les maisons aujourd'hui sont d'élégants édifices à trois étages, avec des murs extérieurs en pierre ou en brique, et des murs intérieurs en plâtras. Les toits sont plats, recouverts d'une matière broyée et incombustible, qui ne coûte rien et préserve mieux que le plomb des injures du temps. Des fenêtres vitrées (on fait dans l'île un grand usage du verre) abritent contre le vent. Quelquefois on remplace le verre par un tissu

d'une ténuité extrême, enduit d'ambre ou d'huile transparente, ce qui offre aussi l'avantage de laisser passer la lumière et d'arrêter le vent.

DES MAGISTRATS

Trente familles font, tous les ans, élection d'un magistrat, appelé *symphogrante* dans le vieux langage du pays, et *philarque* dans le moderne.

Dix symphograntes et leurs trois cents familles obéissent à un *protophilarque*, anciennement nommé *tranibore*.

Enfin, les symphograntes, au nombre de douze cents, aptes avoir fait serment de donner leurs voix au citoyen le plus moral et le plus capable, choisissent au scrutin secret, et proclament *prince*, l'un des quatre citoyens proposé par le peuple ; car, la ville étant partagée en quatre sections, chaque quartier présente son élu au sénat.

La principauté est à vie, à moins que le prince ne soit soupçonné d'aspirer à la tyrannie. Les tranibores sont nommés tous les ans, mais on ne les change pas sans de graves motifs. Les autres magistrats sont annuellement renouvelés.

Tous les trois jours, plus souvent si le cas l'exige, les tranibores tiennent conseil avec le prince, pour délibérer sur les affaires du pays, et terminer au plus vite les procès qui s'élèvent entre particuliers, procès du reste excessivement rares. Deux symphograntes assistent à chacune des séances du sénat, et ces deux magistrats populaires changent à chaque séance.

La loi veut que les motions d'intérêt général soient discutées dans le sénat trois jours avant d'aller aux voix et de convertir la proposition en décret.

Se réunir hors le sénat et les assemblées du peuple pour délibérer sur les affaires publiques est un crime puni de mort.

Ces institutions ont pour but d'empêcher le prince et les tranibores de conspirer ensemble contre la liberté, d'opprimer le peuple par des lois tyranniques, et de changer la forme du gouvernement. La constitution est tellement vigilante à cet égard que les questions de haute importance sont déférées aux comices des symphograntes, qui en donnent communication à leurs familles. La chose est alors examinée en assemblée du peuple ; puis, les symphograntes, après en avoir délibéré, transmettent au sénat leur avis et la volonté du peuple. Quelquefois même l'opinion de l'île entière est consultée.

Parmi les règlements du sénat, le suivant mérite d'être signalé. Quand une proposition est faite, il est défendu de la discuter le même jour ; la discussion est renvoyée à la prochaine séance.

De cette manière, personne n'est exposé à débiter étourdiment les premières choses qui lui viennent à l'esprit, et à défendre ensuite son opinion plutôt que le bien général ; car n'arrive-t-il pas souvent qu'on recule devant la honte d'une rétractation et l'aveu d'une erreur irréfléchie ? Alors, on sacrifie le salut public pour sauver sa réputation. Ce danger funeste de la précipitation a été prévenu et les sénateurs ont suffisamment le temps de réfléchir.

premières armes, bénéficiant de l'autorité reconnue et de la science de cet homme vénérable et pieux, frère Georgio Antonio Vespucci, mon oncle de l'ordre de Saint-Marc, dont plutôt au Ciel que j'eusse suivi les traces ! Je serais aujourd'hui, comme dit aussi Pétrarque, bien différent de ce que je suis. Quel que je sois, pourtant, je n'éprouve aucune honte à l'être. C'est toujours en effet l'étude et la vertu qui m'ont donné le plus de plaisir. Et si mes récits ne vous plaisent en rien, je dirai, comme Pline écrit à Mécène : « Tu trouvais autrefois du charme à mon esprit. » Et même si Votre Majesté est occupée sans fin aux affaires de l'Etat, elle leur dérobera ce qu'il faudra de temps pour pouvoir lire ces lignes, malgré leur peu de sérieux (intéressantes cependant pour leur originalité). Vous ne retirerez pas en effet de mes lettres, après vous être nourri de vos soucis et exercé aux affaires, un plaisir médiocre : le fenouil, d'ordinaire, donne ainsi du goût aux aliments que l'on vient de prendre, et facilite la digestion. Et si j'ai été plus prolixe que de raison, j'en demande pardon. Adieu.

Illustrissime Roi, que Votre Majesté sache que c'est d'abord pour faire du commerce que je me suis rendu dans ces régions. M'étant absorbé l'espace de quatre années dans de telles tâches, je remarquai plusieurs changements de fortune, et vis comme les biens matériels, fragiles et évanescents, maintiennent un temps les hommes au sommet de la roue avant de précipiter à bas qui pouvait se vanter de les posséder ; aussi décidai-je, après avoir moi-même éprouvé de tels hasards, de renoncer aux affaires et de donner à mes travaux objet plus glorieux et plus stable. Je me disposai ainsi à contempler les diverses régions du monde et à en examiner les différentes merveilles. Se présentèrent alors le moment et l'occasion favorables. Le Roi Ferdinand de Castille armait en effet quatre navires pour la découverte de nouvelles terres vers l'occident. Et son Altesse choisit de m'associer à une telle recherche. Nous partîmes le 20 mai 1497, du port de Cadix, traçant notre route à travers les vastes étendues de l'Océan : nous accomplîmes ce voyage en dix-huit mois, découvrant

beaucoup de terres fermes ainsi que des îles en nombre presque infini, pour la plupart habitées, dont n'ont jamais fait mention nos ancêtres, ce qui nous mène à croire que les Anciens n'en eurent aucune connaissance. Et si ma mémoire ne me trompe, je me souviens avoir lu chez l'un d'entre eux que la mer était vide et sans hommes. Ce fut là également l'opinion émise par Dante, notre poète, lorsque évoquant les Enfers au dix-huitième chapitre, il imagine la mort d'Ulysse. Quelles merveilles j'ai pu voir. Votre Majesté le comprendra à travers ce qui suit.

Description des terres et des îles, jamais mentionnées par les auteurs anciens, et récemment découvertes lors de deux fois deux voyages effectués depuis l'année 1497 de l'Incarnation du Seigneur : deux dans la mer occidentale, par l'entremise de Dom Ferdinand de Castille, les deux autres dans la mer du sud, par celle de Dom Manuel, Sérénissime Roi du Portugal ; d'Amerigo Vespucci, premier des pilotes et des capitaines de navires, narration adressée au susdit Dom Fernand Roi de Castille, au sujet de ces terres et de ces îles :

L'année du Seigneur 1497, le 20 mai, sortant du port de Cadix avec quatre navires de conserve nous dirigeâmes d'abord notre course par un vent soufflant entre le sud et le lebeccio³ vers les îles dénommées autrefois Fortunées et aujourd'hui Grande Canarie, situées à l'extrémité de l'occident habité, dans le troisième cercle, au-dessus duquel le pôle nord s'élève, depuis leur horizon, à une hauteur de vingt-sept degrés deux tiers, îles distantes de deux cent quatre-vingts lieues de cette cité de Lisbonne où le présent opuscule a été écrit. Après avoir passé presque huit jours à nous approvisionner en bois, eau, et autres subsistances, et après, surtout, une prière à Dieu nous hissâmes les voiles et les confiâmes aux vents, et, naviguant d'abord vers le ponant, par quart sud-ouest, nous suivîmes un trajet tel qu'au bout d'à peine vingt-sept jours, nous touchâmes une terre, que nous estimâmes devoir être ferme, à une distance d'environ mille lieues des îles de la Grande Canarie, au-delà de la partie habitée de la zone torride. Nous en fûmes assurés lorsque nous vîmes

que le pôle Nord s'élève de seize degrés au-dessus de l'horizon de cette terre, plus occidentale de soixante-quinze degrés que les îles de la Grande Canarie, d'après les instruments. Nous jetâmes l'ancre en cet endroit et fîmes relâcher notre flotte à une lieue et demie de la rive; nous mêmes ensuite à l'eau quelques barques chargées d'armes et d'hommes, avec lesquelles nous atteignîmes le rivage proprement dit. A peine arrivés là, nous distinguâmes une foule innombrable d'hommes nus, qui longeaient le rivage. Là, le spectacle ne manqua pas de nous réjouir grandement : tous ceux en effet que nous voyions s'avancer nus paraissaient pris à leur tour, à cause de nous, d'un violent émoi; la raison en était, à mon avis, qu'ils nous voyaient vêtus, et d'une autre figure que la leur. Lorsqu'ils s'aperçurent que nous approchions, ils se réfugièrent sur une colline voisine d'où l'on ne put ni par des gestes, ni par des signes de paix et d'amitié, les persuader de venir à nous. La nuit tombée, craignant de laisser notre flotte dans un lieu mal protégé et dépourvu d'abris sûrs contre les tempêtes, nous résolûmes de partir dès le matin à la recherche d'un port où nous pourrions offrir à nos navires un mouillage sûr. Cette décision arrêtée, nous confiâmes nos voiles au vent qui soufflait de la colline et, naviguant à vue le long de la terre sans cesser d'apercevoir des hommes sur le rivage, nous fîmes route deux jours avant de trouver un lieu qui convînt à nos navires. Là, nous nous arrêtâmes à une demi-lieue seulement de la terre ferme où nous vîmes alors une foule innombrable; désireux d'observer ces gens de près nous nous approchâmes le jour même du rivage avec barques et chaloupes, et débarquâmes en bon ordre à environ quarante hommes, mais ces gens ne se montrèrent absolument pas disposés à entrer en contact avec nous si bien que nous ne réussîmes nullement à les amener à communiquer, à parler avec nous, à l'exception de quelques-uns qu'enfin, à force de travail, nous attirâmes en leur donnant clochettes, miroirs, morceaux de verre et autres bagatelles. Rassurés alors à notre sujet, ils s'approchèrent manifestant l'intention de sympathiser et de parler paix et amitié. A la

tombée de la nuit, nous nous défilâmes d'eux et, les laissant là, regagnâmes nos navires. A l'aube du jour suivant, nous observâmes à nouveau sur le rivage une foule immense d'hommes et de femmes, qui traînaient avec eux leurs jeunes enfants et nous nous aperçûmes que cette multitude emportait tout son mobilier avec elle, comme il sera dit plus loin, en temps opportun. Dès que nous approchâmes de la terre, nombre d'entre eux, se montrant d'excellents nageurs, se jetèrent à l'eau et nagèrent à notre rencontre sur une distance d'un jet de baliste. Ils nous accueillirent aimablement et se mêlèrent à nous avec autant de tranquillité et de confiance que s'ils avaient été depuis longtemps en rapport avec nous et nous avaient assidûment pratiqués. Cela nous amusa alors beaucoup. Attardons-nous donc ici, puisque l'occasion s'en présente, sur leurs mœurs, telles qu'elles nous apparurent.

Leurs mœurs et leurs modes de vie.

Pour ce qui est de leurs manières de vivre et de leurs mœurs, disons qu'ils vont tous absolument nus, hommes aussi bien que femmes, sans plus cacher leurs parties honteuses qu'au sortir du ventre de leur mère. D'une taille médiocre, ils sont très bien proportionnés, et leur chair est d'une couleur qui tend vers le roux, comme les poils du lion; s'ils allaient vêtus, ils seraient, à mon avis, aussi blancs que nous. Ils ne portent aucun poil sur le corps, à part les cheveux, qu'ils ont longs et d'une couleur tirant sur le sombre, surtout les femmes, qui font ainsi leur parure d'une chevelure longue et noire. Ils n'ont pas le visage particulièrement agréable, à cause de la largeur de leur face, qui rappelle celle des Tartares. Si l'on excepte les cheveux, ils ne laissent se développer aucun poil sur tout leur corps, dans leurs cils ou leurs sourcils, parce qu'ils voient dans les poils la marque de la brutalité et de la bestialité. Tous, hommes et femmes, sont légers et rapides à la marche ou à la course : comme nous avons pu en faire souvent l'expérience, les femmes elles-mêmes font peu de cas d'une course d'une ou deux lieues. En cela, ils l'emportent sur nous, chrétiens. Ils nagent de manière extraordinaire, incroyable, et les femmes bien mieux

encore que les hommes, comme nous en avons fait fréquemment l'épreuve en voyant des femmes nager deux lieues, en mer, sans être aucunement soutenues. Leurs armes sont l'arc et les flèches, qu'ils savent fabriquer avec précision. Ils n'ont ni fer ni autre métal, mais munissent leurs flèches, à la place du fer, de dents de bêtes sauvages et de poissons et les durcissent souvent au feu. Ce sont des archers très sûrs, et de leurs projectiles, ils touchent tout ce qu'ils veulent; en certains endroits, les femmes sont même d'excellents archers. Ils utilisent d'autres armes, des lances acérées, des épieux, et des massues dont les têtes sont magnifiquement travaillées. Ils ont coutume de combattre surtout contre des voisins parlant une langue étrangère : ils luttent contre eux avec beaucoup de cruauté, sans épargner qui que ce soit sinon pour lui réserver de pires tortures. Et quand ils vont au combat, ils emmènent leurs femmes avec eux, non pour qu'elles combattent, mais pour qu'elles transportent, derrière eux, tout le nécessaire : la femme, chez eux, comme nous l'avons souvent constaté, est à même de placer sur son dos, puis de transporter sur trente ou quarante lieues plus qu'un homme robuste ne parvient à soulever de terre.

Ils n'ont ni chefs de guerre ni commandants; qui plus est, comme chacun est son propre maître, ils marchent sans ordre aucun. Ils ne combattent ni pour le pouvoir ni pour étendre leur territoire ni poussés par quelque autre envie irrationnelle mais en raison d'une haine ancienne, installée depuis longtemps en eux. Interrogés sur la cause de cette haine, ils n'invoquent que la nécessité de venger une mort antérieure. Ces gens, vivant en liberté, sans obéir à qui que ce soit, n'ont ni roi ni maître. Ils s'excitent et s'enflamment particulièrement au combat si leurs ennemis ont fait prisonnier ou tué l'un des leurs. Un frère aîné du captif ou du mort surgit alors immédiatement et va vociférant par les places et les rues, engageant et poussant chacun à courir avec lui au combat venger le meurtre de son frère : tous, bientôt pris de pitié, se préparent pour la bataille et se ruent soudain sur leurs ennemis. Ils n'observent ni droit ni justice. Ils ne punissent absolument

pas les malfaiteurs, et, bien mieux, les parents n'éduquent ni ne corrigent leurs jeunes enfants. Nous les avons vus discuter entre eux de manière tout à fait étonnante : ils affichent une grande franchise de langage mais ils sont rusés et astucieux. Ils parlent très rarement, et à voix basse, et usent des mêmes accents que nous. Ils forment le plus souvent leurs mots entre dents et lèvres et usent d'autres mots que nous. La variété de leurs idiomes est extrême et, de cent lieues en cent lieues, nous avons trouvé des langues fort diverses, inintelligibles les unes aux autres. Pour les repas, ils observent les coutumes des plus barbares. Ils ne mangent pas à heures fixes, mais lorsque, de jour ou de nuit, l'envie leur en prend. Ils se couchent alors sur le sol, sans nappe ni serviette, puisqu'ils n'ont ni lin ni autre étoffe. Ils placent mets et boissons dans des vases en terre qu'ils fabriquent eux-mêmes, ou dans des pots taillés dans des courges. Ils dorment dans de grands filets de coton suspendus en l'air : si cette coutume a des chances de paraître insolite et un peu rude, je n'en juge pas moins, pour ma part, que c'est là une bien douce manière de dormir. Il m'est en effet arrivé bien des fois de dormir dans de tels filets, et je m'y suis mieux trouvé que sur les tapis que nous possédions. Ils ont le corps propre et net, puisqu'ils se lavent très souvent. Lorsqu'il leur faut, révérence parler, faire leurs besoins, ils ne doivent être vus de personne, et font tous leurs efforts pour cela; à côté, dans ce domaine, d'une telle pudeur, ils font montre, hommes et femmes, d'un manque absolu de propreté et de décence, pour uriner : nous les avons souvent vus répandre ainsi leur urine, alors que nous leur parlions en public.

Dans leurs mariages, ils n'observent ni loi ni contrat, et chacun peut même prendre autant d'épouses qu'il le désire et les répudier quand il le veut, bien qu'ils voient là une offense et un outrage. Les femmes jouissent en l'occurrence d'autant de liberté que les hommes. Ils sont jaloux, et des plus lubriques, les femmes davantage, d'aillieurs que les hommes, et nous pensons devoir passer sous silence, pour des raisons de décence, les artifices dont elles usent pour satisfaire leur sensualité. Elles sont des plus

fécondes et, enceintes, n'évitent ni peines ni travaux. Leurs accouchements se font au prix de très peu de douleur et elles vont et viennent bientôt après, gaillardes et bien remises, d'autant qu'après leurs couches, elles vont se laver dans un fleuve et en ressortent alors, tels des poissons, propres et en bonne santé. Elles sont en revanche capables d'assez de cruauté, de haine et de méchanceté, si leur mari les a irritées, pour recourir sur l'heure à un charme, et dans l'immensité de leur colère, tuer leur propre enfant dans leur propre ventre; elles avortent ensuite et c'est ainsi que périt un très grand nombre d'enfants. Leur corps, dans son ensemble, est gracieux et agréablement proportionné, au point qu'on ne peut discerner chez elles quoi que ce soit de laid. Et bien qu'elles aillent nues, leurs parties honteuses, entre leurs cuisses, et, plus avant, cette étroite région que l'on nomme pudiquement la petite poitrine du bas, sont ainsi placées qu'elles ne peuvent être vues d'aucune façon, ce qui ne laisse ainsi rien voir en elles que ce que la nature a produit d'honnête. Elles ne se préoccupent d'ailleurs pas de cela, puisque, pour le dire en deux mots, que soient vues leurs parties honteuses ne les émeut pas plus que nous quand il s'agit de notre bouche ou de notre visage. Je serais très étonné qu'il y ait chez elles des femmes aux mamelles ou aux chairs tombantes, aux ventres plissés à cause d'accouchements trop nombreux, car toutes, après leurs couches, apparaissent solides et intactes, comme si elles n'avaient jamais accouché. Elles manifestaient en outre, à notre égard beaucoup de désir. Nous n'avons vu personne, parmi cette population, observer quelque loi, et on ne peut appeler ces gens « Juifs » ou « Maures » car ils sont pires que gentils ou païens : nous n'avons jamais en effet remarqué qu'ils fissent des sacrifices ou qu'ils aient réservé des lieux ou des demeures à la prière. Pour moi, leur vie, absolument vouée au plaisir, est épicurienne. Les habitations sont communes à tous : leurs demeures sont construites en forme de cloches, appuyées sur une solide armature de grands troncs d'arbres, couvertes de feuilles de palmiers, très sûres contre vents et tempêtes, et nous en trouvions en

certains endroits d'une capacité de six cents personnes chacune; dans les huit plus vastes que nous découvrièmes, vivaient et habitaient ensemble dix mille âmes. Tous les sept ou huit ans, à leur gré, ils déplacent leur lieu de résidence : quand on leur demanda pourquoi, ils répondirent avec beaucoup de naturel qu'ils agissaient ainsi, à un moment de forte chaleur solaire, parce qu'un trop long séjour de leur part en un même endroit gâtait et corrompait l'air, ce qui leur causait divers maux physiques; cela nous parut une bonne raison.

Leurs richesses sont des plumes d'oiseaux de couleurs variées, ou bien des plaques ou des tessons en forme de ces pierres que nous appelons vulgairement Pater Noster, fabriqués à partir d'os de poissons ou de pierres vertes ou blanches qu'en guise d'ornements ils se suspendent aux joues, aux oreilles ou aux lèvres. Ils tiennent aussi pour des richesses d'autres objets de pacotille auxquelles nous accordons peu de prix. L'or, les perles, les bijoux, que nous considérons en notre Europe comme des richesses, ils ne leur reconnaissent aucune valeur, les méprisent même complètement et ne font rien pour les posséder. Ils ne pratiquent ni troc ni commerce, ni vente ni achat, et leur suffit ce que la nature, spontanément, leur offre. Ils sont si généreux dans leurs cadeaux que jamais ils ne refusent ce qu'on leur demande. Leur générosité, quand il s'agit de donner, n'a d'égal que leur empressement à demander et à prendre, dès qu'ils se disent l'ami de quelqu'un. Pour eux, la plus grande, la meilleure marque d'amitié consiste à offrir à ses amis, pour leur plaisir, ses épouses ou ses filles. Les parents s'estiment grandement honorés l'un et l'autre si quelqu'un veut bien de leur fille et l'emène coucher avec lui : cela leur est l'occasion de sceller de solides amitiés.

Lors d'un décès, ils recourent à des types de funérailles multiples et variés. Certains ensevelissent leurs morts dans de la terre mêlée d'eau, et placent à leur tête des victuailles dont ils sont censés pouvoir se nourrir. Il n'y a ensuite ni lamentation ni cérémonie. En d'autres lieux, ils pratiquent un type d'enterrement aussi barbare qu'inhumain :

II

Caractère des Laputiens, idée de leurs savants, de leur roi et de sa cour. Réception qu'on fait à l'auteur. Les craintes et les inquiétudes des habitants. Caractère des femmes laputiennes.

À mon arrivée, je me vis entouré d'une foule de peuple qui me regardait avec admiration, et je regardai de même, n'ayant encore jamais vu une race de mortels si singulière dans sa figure, dans ses habits et dans ses manières ; ils penchaient la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche ; ils avaient un œil tourné en dedans, et l'autre vers le ciel. Leurs habits étaient bigarrés de figures du soleil, de la lune et des étoiles, et parsemés de violons, de flûtes, de harpes, de trompettes, de guitares, de luths et de plusieurs autres instruments inconnus en Europe. Je vis autour d'eux plusieurs

domestiques armés de vessies, attachées comme un fléau au bout d'un petit bâton, dans lesquelles il y avait une certaine quantité de petits cailloux ; ils frappaient de temps en temps avec ces vessies tantôt la bouche, tantôt les oreilles de ceux dont ils étaient proches, et je n'en pus d'abord deviner la raison. Les esprits de ce peuple paraissaient si distraits et si plongés dans la méditation, qu'ils ne pouvaient ni parler ni être attentifs à ce qu'on leur disait sans le secours de ces vessies bruyantes dont on les frappait, soit à la bouche, soit aux oreilles, pour les réveiller. C'est pourquoi les personnes qui en avaient le moyen entretenaient toujours un domestique qui leur servait de moniteur, et sans lequel ils ne sortaient jamais.

L'occupation de cet officier, lorsque deux ou trois personnes se trouvaient ensemble, était de donner adroitement de la vessie sur la bouche de celui à qui c'était à parler, ensuite sur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui le discours s'adressait. Le moniteur accompagnait toujours son maître lorsqu'il sortait, et était obligé de lui donner de temps en temps de la vessie sur les

yeux, parce que, sans cela, ses profondes rêveries l'eussent bientôt mis en danger de tomber dans quelque précipice, de se heurter la tête contre quelque poteau, de pousser les autres dans les rues ou d'en être jeté dans le ruisseau.

On me fit monter au sommet de l'île et entrer dans le palais du roi, où je vis Sa Majesté sur un trône environné de personnes de la première distinction. Devant le trône était une grande table couverte de globes, de sphères et d'instruments de mathématiques de toutes espèce. Le roi ne prit point garde à moi lorsque j'entrai, quoique la foule qui m'accompagnait fit un très grand bruit ; il était alors appliqué à résoudre un problème, et nous fûmes devant lui au moins une heure entière à attendre que Sa Majesté eût fini son opération. Il avait auprès de lui deux pages qui avaient des vessies à la main, dont l'un, lorsque Sa Majesté eut cessé de travailler, le frappa doucement et respectueusement à la bouche, et l'autre à l'oreille droite. Le roi parut alors comme se réveiller en sursaut, et, jetant les yeux sur moi et sur le monde qui m'entourait, il se rappela ce

qu'on lui avait dit de mon arrivée peu de temps auparavant ; il me dit quelques mots, et aussitôt un jeune homme armé d'une vessie s'approcha de moi et m'en donna sur l'oreille droite ; mais je fis signe qu'il était inutile de prendre cette peine, ce qui donna au roi et à toute la cour une haute idée de mon intelligence. Le roi me fit diverses questions, auxquelles je répondis sans que nous nous entendissions ni l'un ni l'autre. On me conduisit bientôt après dans un appartement où l'on me servit à dîner. Quatre personnes de distinction me firent l'honneur de se mettre à table avec moi ; nous eûmes deux services, chacun de trois plats. Le premier service était composé d'une épaule de mouton coupée en triangle équilatéral, d'une pièce de bœuf sous la forme d'un rhomboïde, et d'un boudin sous celle d'une cycloïde. Le second service fut deux canards ressemblant à deux violons, des saucisses et des andouilles qui paraissaient comme des flûtes et des hautbois, et un foie de veau qui avait l'air d'une harpe. Les pains qu'on nous servit avaient la figure de cônes, de cylindres, de parallélogrammes.

Après le dîner, un homme vint à moi de la part du roi, avec une plume, de l'encre et du papier, et me fit entendre par des signes qu'il avait ordre de m'apprendre la langue du pays. Je fus avec lui environ quatre heures, pendant lesquelles j'écrivis sur deux colonnes un grand nombre de mots avec la traduction vis-à-vis. Il m'apprit aussi plusieurs phrases courtes, dont il me fit connaître le sens en faisant devant moi ce qu'elles signifiaient. Mon maître me montra ensuite, dans un de ses livres, la figure du soleil et de la lune, des étoiles, du zodiaque, des tropiques et des cercles polaires, en me disant le nom de tout cela, ainsi que de toutes sortes d'instruments de musique, avec les termes de cet art convenables à chaque instrument. Quand il eut fini sa leçon, je composai en mon particulier un très joli petit dictionnaire de tous les mots que j'avais appris, et, en peu de jours, grâce à mon heureuse mémoire, je sus passablement la langue laputienne.

Un tailleur vint, le lendemain matin, prendre ma mesure. Les tailleurs de ce pays exercent leur métier autrement qu'en Europe. Il prit d'abord

la hauteur de mon corps avec un quart de cercle, et puis, avec la règle et le compas, ayant mesuré ma grosseur et toute la proportion de mes membres, il fit son calcul sur le papier, et au bout de six jours il m'apporta un habit très mal fait ; il m'en fit excuse, en me disant qu'il avait eu le malheur de se tromper dans ses supputations.

Sa Majesté ordonna ce jour-là qu'on fit avancer son île vers Lagado, qui est la capitale de son royaume de terre ferme, et ensuite vers certaines villes et villages, pour recevoir les requêtes de ses sujets. On jeta pour cela plusieurs ficelles avec des petits plombs au bout, afin que le peuple attachât ses placets à ces ficelles, qu'on tirait ensuite, et qui semblaient en l'air autant de cerfs-volants.

La connaissance que j'avais des mathématiques m'aida beaucoup à comprendre leur façon de parler et leurs métaphores, tirées la plupart des mathématiques et de la musique, car je suis un peu musicien. Toutes leurs idées n'étaient qu'en lignes et en figures, et leur galanterie même était toute géométrique. Si, par

exemple, ils voulaient louer la beauté d'une jeune fille, ils disaient que ses dents blanches étaient de beaux et parfaits parallélogrammes, que ses sourcils étaient un arc charmant ou une belle portion de cercle, que ses yeux formaient une ellipse admirable, que sa gorge était décorée de deux globes asymptotes, et ainsi du reste. Le sinus, la tangente, la ligne courbe, le cône, le cylindre, l'ovale, la parabole, le diamètre, le rayon, le centre, le point, sont parmi eux des termes qui entrent dans le langage affectueux.

Leurs maisons étaient fort mal bâties : c'est qu'en ce pays-là on méprise la géométrie pratique comme une chose vulgaire et mécanique. Je n'ai jamais vu de peuple si sot, si niais, si maladroit dans tout ce qui regarde les actions communes et la conduite de la vie. Ce sont, outre cela, les plus mauvais raisonneurs du monde, toujours prêts à contredire, si ce n'est lorsqu'ils pensent juste, ce qui leur arrive rarement, et alors ils se taisent ; ils ne savent ce que c'est qu'imagination, invention, portraits, et n'ont pas même de mots en leur langue qui expriment ces choses. Aussi tous leurs

ouvrages, et même leurs poésies, semblent des théorèmes d'Euclide.

Plusieurs d'entre eux, principalement ceux qui s'appliquent à l'astronomie, donnent dans l'astrologie judiciaire, quoiqu'ils n'osent l'avouer publiquement ; mais ce que je trouvai de plus surprenant, ce fut l'inclination qu'ils avaient pour la politique et leur curiosité pour les nouvelles ; ils parlaient incessamment d'affaires d'État, et portaient sans façon leur jugement sur tout ce qui se passait dans les cabinets des princes. J'ai souvent remarqué le même caractère dans nos mathématiciens d'Europe, sans avoir jamais pu trouver la moindre analogie entre les mathématiques et la politique, à moins que l'on ne suppose que, comme le plus petit cercle a autant de degrés que le plus grand, celui qui sait raisonner sur un cercle tracé sur le papier peut également raisonner sur la sphère du monde ; mais n'est-ce pas plutôt le défaut naturel de tous les hommes, qui se plaisent naturellement à parler et à raisonner sur ce qu'ils entendent le moins ?

Ce peuple paraît toujours inquiet et alarmé, et ce qui n'a jamais troublé le repos des autres hommes est le sujet continuel de leurs craintes et de leurs frayeurs : ils appréhendent l'altération des corps célestes ; par exemple, que la terre, par les approches continuelles du soleil, ne soit à la fin dévorée par les flammes de cet astre terrible ; que ce flambeau de la nature ne se trouve peu à peu encroûté par son écume, et ne vienne à s'éteindre tout à fait pour les mortels ; ils craignent que la prochaine comète, qui, selon leur calcul, paraîtra dans trente et un ans, d'un coup de sa queue ne foudroie la terre et ne la réduise en cendres ; ils craignent encore que le soleil, à force de répandre des rayons de toutes parts, ne vienne enfin à s'user et à perdre tout à fait sa substance. Voilà les craintes ordinaires et les alarmes qui leur dérobent le sommeil et les privent de toutes sortes de plaisirs ; aussi, dès qu'ils se rencontrent le matin, ils se demandent d'abord les uns aux autres des nouvelles du soleil, comment il se porte et comment il s'est levé et couché.

Figurez-vous une jeune personne qui à une grande vivacité joint beaucoup de gaiété, beaucoup de sensibilité, et tous les dehors qui rendent aimable ; ajoutez à cela l'empressement à plaire , à prévenir les autres , à chercher délicatement ce qui peut les obliger , à s'occuper à leur insçu des moyens de les servir , l'amour de l'ordre , du travail , de la propreté , vous vous ferez une juste idée de Sophie. Dès qu'elle sut vouloir et s'énoncer , elle nous fit voir le germe des qualités charmantes qui la parèrent depuis : elle ressembloit par bien des endroits à sa sœur Adélaïde , qu'elle paroissoit avoir prise pour modèle.

Le caractère et le courage de Henri s'annoncèrent dans Charles ; cependant il s'en falloit bien qu'il eût autant de facilité dans l'esprit , autant de disposition à s'instruire , autant d'aménité que le premier. Dans son enfance , il ne faisoit pas espérer qu'il dût être un jour tout ce qu'il devint. Mais la plus grande volonté , son application , sa constance au travail et à l'étude , suppléèrent à ce qui lui manquoit. Il fut un de nos enfans les plus laborieux et les plus utiles , comme un des meilleurs agriculteurs.

Françoise , sans être brillante , eut toutes les qualités essentielles à une mère de famille. Elle fut économe et très-bonne ménagère. Dès le bas âge , elle étoit appliquée et n'avoit pas de

volonté; il ne fut pas difficile de prévoir ce qu'elle seroit dans la suite.

On ne pouvoit voir Philippe sans se prévenir en sa faveur. Une physionomie heureuse, des yeux vifs, un air grand, quoiqu'un peu sérieux, faisoient bien augurer de son esprit et de son caractère. Il se distingua entre ses frères par d'éminentes qualités. Enfant, il n'avoit rien qui fût à lui; devenu grand, il s'oublioit pour les autres; il s'en occupoit plus que de lui-même. Actif, fort, courageux, inventif, il s'employoit sans cesse et avec ardeur au bien de la chose commune. Il ne voyoit son intérêt que dans celui du public. Charmant enfant, excellent homme, il a été bon mari, bon père, bon ami, et le modèle des citoyens. Ce n'est pas assez dire qu'il fut aimé; il fut respecté de ses frères et de ses parens, et reçut ainsi de bonne heure le prix qu'on doit à la sagesse et à la vertu bienfaisante.

Sa sœur jumelle, Elisabeth, n'étoit pas si heureusement partagée. On l'eût jugée, au premier abord, difficile, quineuse, acariâtre. Elle portoit un air de mauvaise humeur sur sa figure, la moins agréable de toutes celles de nos enfans, et elle eût été sans doute ce qu'elle paroissoit. Mais elle possédoit une ame forte et un esprit juste, qui lui donnèrent le desir et le pouvoir de se vaincre. Nos exhortations, nos leçons, et surtout celles de l'exemple, firent

merveille sur son cœur, et changèrent ses premières dispositions. Comme Socrate, elle dompta la nature, et à force de se combattre, elle acquit les vertus contraires à ses penchans; en sorte que, lorsqu'on pénétrait ces dehors peu favorables, on trouvoit en elle de justes motifs de la chérir et de la respecter. Ce fut notre chef-d'œuvre d'éducation.

Guy fut celui de nos enfans qui eut les qualités physiques les plus étendues et celles de l'esprit les plus bornées. Son visage et toute son habitude indiquoient sa pesanteur. Ses traits étoient rudes, sa physionomie épaisse. Fait comme un Hercule, et d'une force prodigieuse, il aimoit tous les travaux qui exercent le corps, et les supportoit mieux que personne; mais il n'avoit presque pas de dispositions pour ceux qui contribuent à la culture de l'esprit. Il sentoit même pour les livres une sorte de répugnance, qui, malgré tous nos soins et tous nos efforts, ne lui permit de faire que de foibles progrès dans ses études.

Quand j'eus bien connu cet obstacle; je ne m'obstinai point à le vaincre. Je m'en consolai même, en pensant que tout homme n'est pas né pour être savant; que, quoi qu'en disent les philosophes, l'inégalité qui se trouve entre les hommes, n'est pas tant la suite de leur association, que le résultat de leurs différences physiques, et que bien loin d'être un mal,

comme ils l'assurent , l'inégalité est un bien nécessaire dans la société, pour y établir une correspondance de services qui doit en faire l'harmonie : en conséquence , loin de tourmenter Guy pour lui faire acquérir des connoissances, et pour donner à son esprit plus d'étendue et de lumières , je le laissai s'occuper des travaux qu'il aimoit , et je n'eus pas lieu de m'en repentir. Il réussit fort bien dans la partie qu'il embrassa , et devint un fort bon ouvrier, qui , reconnu pour très-expert dans plusieurs arts mécaniques , pour être plein de probité, d'exactitude et de bon sens , fut regardé comme un homme utile et recommandable à la société, à laquelle peut-être il n'eût pas rendu de grands services , si je n'avois tourné son application vers les choses qu'il desiroit savoir , et auxquelles il étoit propre.

Nous reconnûmes de bonne heure en Charlotte une disposition à la jalousie , qui pouvoit être fâcheuse pour ses frères et funeste pour elle-même. Une carresse faite à ses sœurs en sa présence , une préférence qu'on leur eût donnée , eût pu lui causer une tristesse mortelle , et jeter dans son cœur , avec la plus noire mélancolie , l'envie et la haine contre les préférées. Nous n'oubliâmes rien pour étouffer ces germes d'une passion aussi cruelle que nuisible. Comme elle n'attend pas l'âge ni la raison pour paroître , il n'étoit pas d'abord question d'em-